

XYZ. La revue de la nouvelle



Bris de vitre

Marie Parent

Numéro 105, printemps 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Parent, M. (2011). Bris de vitre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 18–23.

Bris de vitre

Marie Parent

J'ai toujours cru que je pouvais voir des choses invisibles à autrui. Des éléments qui se mettaient en place. Un dessein. Une forme dans le chaos des choses. [...] Je me sens protégé de moi-même, tant qu'il existe un schéma accidentel à observer dans le monde physique.

DON DELILLO, *Les noms*

JE ME RÉVEILLAIS et, lorsque j'arrivais à tenir debout, j'allais à la fenêtre de ma chambre. L'importance de ce premier geste. Constater que le jour s'était levé une fois de plus. Ça avait quelque chose de menaçant.

Un de ces matins, j'ai remarqué que la vitre avait été abîmée, comme si on y avait projeté un caillou avec force. La marque avait la forme d'une étoile. J'ai posé mon doigt sur le verre, mais l'encoche était de l'autre côté, à l'extérieur. En arrachant les coupe-froid, j'ai pensé que c'était inutile, mais nécessaire. J'ai ouvert la fenêtre. Une brise fraîche a effleuré mon visage pendant que mon doigt tâtait l'étoile. J'ai refermé la fenêtre et j'ai jeté les coupe-froid. Il me semblait que je respirais mieux, déjà.

Mon travail consistait à réviser les documents officiels de l'Agence du revenu du Canada. Je m'assoiais à la table de cuisine tous les jours à dix heures et ne levais pas la tête avant d'avoir traversé une dizaine de feuillettes. La tentation de soupirer était si forte qu'il m'arrivait de retenir mon souffle pendant de longues minutes. Ces gens se souciaient aussi peu du français que de l'araméen, la langue des morts et des martyrs. La langue des empires déchus. Je m'imaginai travaillant sous l'eau, la tête complètement immergée, la vue brouillée, les sens en alerte. Lorsque je remontais à la surface, je

prenais une grande inspiration, j'allais cracher un bon coup dans le lavabo de la salle de bains.

Chaque nouveau matin amenait désormais une nouvelle étoile. Sur la vitre de ma chambre, toute une constellation. C'était devenu mon rituel : ouvrir la fenêtre, caresser les marques une par une, laisser l'air glacial conquérir ma peau, mes bronches. Le givre s'était mis de la partie. Je restais de plus en plus longtemps dans cette position, fascinée, jusqu'à ce que mes doigts rougissent. Je commençais mon travail en retard.

J'avais d'abord été happée par la beauté de ces inscriptions. Puis, il m'est venu à l'idée que ces formes devaient appartenir à quelqu'un. Leur grâce et leur fragilité, leur violence. Je devais savoir qui et pourquoi. J'ai transféré mon aire de travail dans la chambre. Pour attendre. Je ne portais plus attention aux formulations primitives, à l'orthographe décadente, ma main traversait les pages comme un instrument automatique. Rien ne me semblait plus important que ces signes nouveaux qui se déployaient sur la surface de la fenêtre. Une tout autre écriture dont je devais comprendre les règles.

Je travaillais vite, mieux que jamais, terminais ma tâche en une demi-journée. Le reste du temps, je flânais sur le lit ou, étendue par terre, me gavais du soleil de l'après-midi. J'écoutais les bruits de la rue, à l'affût de celui que j'attendais, le son de l'impact. J'ai vite compris que ça ne se passait pas de jour. Je veillais jusque très tard, mais je m'endormais inévitablement avant l'aube. Quand j'ouvrais les yeux, elle était là. La nouvelle étoile.

Les questions se pressaient dans mon esprit. J'avais tiré ma chaise de travail devant la fenêtre, l'observation étant la première étape de toute enquête. Je faisais craquer mes doigts pour meubler le silence. Quand un fou rire me prenait, je massais mes côtes pour retrouver mon calme. Je me trouvais ridicule, mais d'une façon que je ne pouvais expliquer, tout ça était nécessaire. Après tout, je n'avais plus d'autre occupation. À l'Agence, on m'avait signalé que mon contrat ne serait pas renouvelé.

Un matin, j'ai pris une feuille blanche et l'ai collée sur la vitre pour décalquer les trajets que formaient les étoiles. Peut-être pourrais-je y décoder quelque chose, non pas l'identité de l'auteur mais un message, une esquisse, un cri. J'ai consacré toute une journée à tenter de décrypter cet étrange alphabet, sans succès. Je me suis endormie plus tôt qu'à l'habitude.

C'est un bruit sourd qui m'a réveillée. Je me suis mise debout en une seconde. Sans allumer la lampe, j'ai posé mon visage contre la vitre froide. Un homme marchait sous la lumière des lampadaires, il était 4 h. Les nuits suivantes, j'ai programmé mon réveille-matin pour qu'il sonne à 3 h 55. L'opération se déroulait comme suit : l'homme sortait de mon immeuble à logements, déposait sa mallette sur le trottoir, retirait son gant, plongeait la main dans la poche de son manteau, étirait son bras droit soigneusement, puis prenait son élan et lançait le caillou. Celui-ci cognait la vitre en apposant sa fameuse marque, puis retombait deux étages plus bas. Son rituel m'intriguait. Pourquoi toujours la même vitre ? Pourquoi la mienne ? Voulait-il me dire quelque chose ? Lorsque le soleil se levait, j'enchaînais avec mon propre cérémonial : ouvrir la fenêtre, toucher les points d'impact, respirer fort, refermer la fenêtre. Je ne sais pas s'il percevait ma réponse.

Désormais, je me levais encore plus tôt et le regardais descendre les escaliers, l'œil collé contre le judas, retenant mon souffle. Il devait avoir la trentaine, encore des cheveux sur la tête, une belle allure. Son appartement était situé au-dessus du mien, selon les conclusions que je pouvais tirer des bruits de pas résonnant à travers le plafond vers 3 h 52. Après son passage, je m'assois devant la télévision sans l'allumer. Impossible de m'endormir à nouveau.

J'étais un parasite, c'est ce que m'a dit ma mère au téléphone quand je lui ai annoncé que je réclamerais du chômage une fois de plus. Elle m'a avertie que si je me retrouvais à la rue, ce serait par ma faute. J'aurais voulu lui confier que mon voisin projetait des roches contre ma fenêtre toutes les nuits, mais ça ne l'aurait pas intéressée. J'ai raccroché alors qu'elle

Le scripteur inconnu continuait son manège. Et moi, j'ajoutais chaque nouvelle étoile à ma reproduction sur feuille blanche. Je n'étais pas plus avancée. Je restais confinée chez moi de peur de le croiser dans le corridor, dans le vestibule, aux boîtes postales. La seule issue était d'établir son horaire en me fiant aux bruits de ses pas. Quand il était dans son appartement, je passais de pièce en pièce en même temps que lui, j'entendais sonner son four à micro-ondes, fonctionner la douche et la machine à laver. J'essayais de synchroniser mes tâches domestiques avec les siennes, ça nous faisait quelque chose en commun. Parfois je me figeais en plein mouvement, tétanisée à l'idée qu'il écoute, lui aussi, les sons de ma vie courante. Je chassais rapidement cette idée de mon esprit.

Il rentrait tard et sortait tôt, ce qui me laissait plusieurs heures pour vaquer à mes propres occupations — promenades oisives et autres sorties sans but. De ce contact avec le monde extérieur, du moins, je revenais ragaillardie. Mon existence matérielle confirmée par le regard des autres. Le froid et la neige craquante me ramenant à un état paisible et primaire, en deçà du langage. Je rentrais à la maison et m'étendais sur le sol pendant que mes membres décongelait.

L'homme s'en tenait à sa routine sept jours sur sept, sans répit. J'avais eu l'idée de sortir juste après lui, dans la pénombre du début du jour, et de le suivre jusqu'à sa destination pour en apprendre plus sur sa vie, mais une sorte de pudeur m'en empêchait. Rien ne me liait à lui, que le geste de lancer une roche dans l'air. Ce n'était pas grand-chose. La forme d'une parabole qui se dissipait aussitôt.

J'attendais son retour en prenant de longs bains chauds. Je plongeais ma tête sous l'eau jusqu'à ce que ma montre indique 19 h 55. Alors le sommet de mon crâne, mon front, mes oreilles, mes yeux, mon nez émergeaient et j'avais tout le loisir d'écouter son pas lourd dans l'escalier.

Une petite fenêtre percée dans le mur de la salle de bains donnait sur un puits de lumière bétonné. Pour faire sortir l'humidité, j'ouvrais la fenêtre, éternuais sous la chute de 21

poussière, puis me glissais dans l'eau. Tous les bruits de l'immeuble se répercutaient dans le puits, le sifflement de la femme du premier étage, le bavardage de ses enfants, leurs cris d'excitation quand ils se battaient dans le bain. Un soir, j'ai cru percevoir l'écho d'une toux étouffée. Le son ne provenait pas d'en bas mais d'en haut. L'homme était-il rentré plus tôt que prévu, en catimini ? Avait-il entendu mon corps bouger dans l'eau ? M'avait-il entendue respirer ?

Des milliers de mots me brûlaient les lèvres, mais je sentais que ce n'était pas le moment. Je fantasmais depuis des semaines sur cette conversation que nous pourrions avoir, pendant laquelle il me tendrait la clé pour comprendre, entrer dans son esprit, en saisir les mouvements. Je me suis efforcée de rester immobile, attentive, mais je n'ai plus rien entendu. L'eau est devenue froide. J'ai refermé la fenêtre et suis sortie du bain. Je me suis étendue sur le lit sans prendre le temps de me sécher.

Il me fallait provoquer les choses, même si j'avais peur. Je ne savais pas encore ce que je lui dirais. Peut-être me contenterais-je de poser les questions qui me taraudaient : tenez-vous un journal intime, parlez-vous plus d'une langue, pratiquez-vous le baseball ? Ça aurait expliqué la précision et la force des lancers, la souplesse des courbes, le désir d'étirer le temps, de déjouer le sens commun. J'ai élaboré mon plan.

Quand un énième caillou a frappé la fenêtre de ma chambre, à 3 h 57 le 11 janvier, j'étais sur le pied de guerre. D'une main j'ai allumé la lampe, de l'autre j'ai ouvert la fenêtre. J'ai crié : « Hé ! Vous ! Revenez ! » L'homme s'est retourné. Il devait voir mon visage. Il est parti en courant. Je n'ai pas refermé la fenêtre.

Il est venu cogner à ma porte le soir même. Je l'attendais dans la cuisine. Il a dit : « Je suis désolé. » Je lui ai montré en silence les dizaines de feuilles blanches sur lesquelles j'avais reproduit les points d'impact et les avais reliés entre eux selon diverses possibilités. Nous nous sommes assis l'un en face de l'autre. Il a longuement regardé chacune des pages, puis il a braqué son regard sur moi. Il m'a demandé du papier et des

crayons. Il a de nouveau copié les marques originales et, à partir d'elles, a entrepris de tracer des signes qui aient du sens. Il travaillait avec application, à la manière d'un enfant. Il ne savait pas ce qu'il cherchait. J'ai tiré ma chaise à côté de la sienne. Seule l'ampoule de la cuisine nimbait nos visages d'un faible éclat. J'ai touché son bras jusqu'à ce que celui-ci se raidisse. Toutes les fenêtres de l'appartement étaient ouvertes, il faisait froid. Nous sommes restés là, le corps glacé, attendant que quelque chose nous arrive.